

http://Will@epicqwest.com/will/les_mémoires_de.htm

On peut dire que j'en ai bouffé, des médocs. Un jour, peu avant que j'aïlle en fac, maman avait profité de ma jeunesse et de ma vulnérabilité pour me tirer du lit où je passais le plus clair de mon temps. Direction : le cabinet du psychopharmacologue. On m'y a demandé :

– Quel est le problème ?
– J'ai l'impression de ne plus croire à rien, ai-je répondu.

En moins de dix secondes chrono, je me suis retrouvé avec une ordonnance pour « l'antidépresseur le plus vendu dans le monde ». Assorti d'un peu de lithium, histoire de limiter les effets collatéraux, genre accès maniaques.

À part ça, je ne vois pas qui pourrait s'intéresser au récit de mon enfance merdique. Toutes les familles dysfonctionnelles se ressemblent.

— | | —

Ce qui compte, c'est la quête que j'ai menée ou, du moins, que je crois avoir menée pour enrayer le syndrome. Le syndrome de l'information – des gens en sont morts, d'autres en meurent encore et, moi aussi, je suis en train d'en mourir. Tout le monde en meurt.

Mais il existe un remède. Si je suis ici, en ligne, c'est pour vous en parler.

Bienvenue sur mon site Web. Bienvenue dans mes mémoires. *Holà! Gutentag! Ciao! Howdy!*

Appelez-moi Will... *@epicqwest.com*.

— | | —

Va, fidèle compagnon, alias Spunky, logiciel de navigation Turbo-Gopher installé sur mon ordinateur portable

Va, et fais une petite recherche dans *will/les_mémoires_de/chapitre_1* où je me débats avec la question du sens dans un monde déserté par l'héroïsme – et pressens que ça doit maintenant graviter autour du fric

En fac, je ne suis pas exactement une flèche. Le concept de « dissertation » me donne du fil à retordre. Au lycée, on avait cessé de recevoir des manuels quand le casino flottant avait obtenu le statut d'association à but non lucratif, grâce aux services religieux en ligne offerts dans la zone non-fumeurs. Un mec s'était fendu d'un commentaire à la télé, genre : « Nos recettes fiscales viennent de boire le bouillon. » Résultat des courses, plus de manuels.

Sur mon livret, ma moyenne du premier semestre apparaît juste au-dessous du numéro de carte de crédit de ma mère – les droits d’inscription, TVA et autres frais pédagogiques étant prélevés sur son compte. Elle profite d’une offre promotionnelle, *Appelle-tes-amis-gratis*, pour me donner un coup de fil :

– *1,55, ce n’est pas génial, Will.*

Maman reste de marbre quand je lui fais remarquer que c’est une suite de nombres premiers.

– *Pas plus que 3,55, réplique-t-elle.*

On reste un moment sans rien se dire. Dans le cadre du programme universitaire de communications longue distance, dix pour cent du montant de notre silence servent à financer mon inscription. Pour sortir de cette impasse, je promets de faire mieux à l’avenir.

– *Oh, je sais. Je ne t’ai pas sermonné, j’espère. Tes grands-parents ne cessaient de me sermonner, et moi j’étais là à faire « ouais, ouais, ouais ».*

Je lui assure qu’elle ne s’est rendue coupable d’aucune platitude morale, d’aucun vain recours à l’autorité.

– *Bon Dieu, j’avais horreur de ces clichés! « Ne dépense pas plus que tu ne gagnes, sois financièrement indépendante »...*

– « Relax, l’avenir appartient à ceux qui prennent leur Xanax... »

– Ils construisent une nouvelle salle de volley-ball. Ultramoderne. À la pointe de la technologie.

– *Le sable est ultramoderne ?*

– Non. Importé.

La conversation languit.

– *Je ne remets pas en cause la valeur travail, Will.*

– Je sais.

– *Seulement, quand je vois ce que rapportent certains scénarios, de nos jours... Ce matin même, un client nous proposait un truc appelé Le Retour des clones. Je me suis dit, les clones, on s'en tape, de leur retour. On peut toujours en faire d'autres !*

– Et... ?

– *Et, avant midi, on avait cinq acheteurs.*

Ma mère a un plan secret pour vendre un film à fort contenu conceptuel. Elle est convaincue de la capacité d'un titre percutant à rapporter dans les cinq millions de dollars en l'absence de tout scénario, pourvu que les conditions idéales soient réunies : disons au crépuscule d'un vendredi d'hiver, à la fin d'une semaine particulièrement peu rentable, avec une bourse clôturant sur une note apathique et un indice Dow Jones paralysé. Toutes les fusions d'entreprises ont déjà été approuvées et actées, les séries télévisées adaptées pour le grand écran et, perpétrées, les *sequels* de *blockbusters*... C'est lors de cette brève et terrifiante

bonace que ma mère aimerait entrer dans le bureau de son patron pour lui lancer son titre à la figure.

– *Franchement, Will, je n'ai pas l'impression de pouvoir te donner un seul conseil que je serais capable de suivre moi-même.*

– Je comprends.

Fin de la conversation. Je sors de la chambre que j'occupe à la résidence universitaire. Du haut de la colline du campus, j'aperçois l'autoroute. Un chapelet d'enseignes de motels et de restaurants s'égrène sur la bretelle d'accès, comme à la sortie de Graceland, où ma mère et mon père, entre-temps volatilisé, m'avaient emmené un hiver. En cette veille de Noël enneigée remontant à bien des années, seuls visiteurs à part quelques touristes japonais, on s'était baladés dans les pièces majestueuses où, jadis, Elvis avait porté des couches. La formule « C'était le bon temps ! » me traverse l'esprit. Je suppose que, pour le même prix, je devrais éprouver quelque chose, mais rien ne vient. Je n'en suis peut-être plus capable.